

ESSAI
SUR
VAUVENARGUES ET SA MORALE.

DISSERTATION ACADÉMIQUE

PAR

GUSTAVE REYHER,

MAÎTRE ORDINAIRE A L'ÉCOLE RÉALE DE NEUSTADT-EW.

PROMU AU DOCTORAT,

LE 27 NOVEMBRE 1871,

PAR

LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE

DE

L'UNIVERSITÉ DE ROSTOCK.

NEUSTADT-EBERSWALDE.

—
1872.

IMPRIMERIE DE C. MÜLLER.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

Si nous désirons connaître la vie et le caractère d'un écrivain dont les ouvrages nous remplissent d'admiration, nous cédon's à une impulsion naturelle que l'intérêt nous suscite; mais la justice et l'équité réclament cette curiosité comme un diapason à la justesse de notre jugement, lorsque nous nous occupons des écrits d'un auteur moraliste de génie; car tout en jugeant les autres, il fait passer dans ses livres une partie de son naturel, et le jour répandu sur sa personne mettra plus ou moins en relief le caractère du système moral qu'il expose. De plus, il importe de savoir, si les préceptes ou les déductions que l'auteur moraliste nous présente, sont les découlements d'une combinaison d'esprit, sont des recommandations froides et calculées, ou s'ils sont les effets nécessaires de ses convictions, enfin si ses préceptes ont été observés par lui-même, si sa vie a été en harmonie avec ses leçons, si nous osons suivre son exemple plutôt que ses paroles.

Y a-t-il, sous ce rapport, un moraliste français qui nous autorise et nous encourage davantage à examiner, de quelle manière se sont accordés l'homme et l'écrivain, que celui qui reconnaissant ce rapport intime, nous dit: „Les maximes des hommes décèlent leur coeur“?*)

Notre intérêt s'éveille et s'accroît vivement, à mesure que nous voyons se développer l'originalité charmante et la morale d'une âme pure et élevée, que ni la vie de dissipation parmi les officiers de son régiment,

*) Maxime.

ni l'esprit frivole et corrompu de l'époque de Louis XV ne purent altérer; on est porté à une admiration mêlée d'émotion, en entendant exprimer ce jeune officier cette pensée charmante: „Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme.“ *) Ce jeune officier moraliste, c'est Vauvenargues. Soumettons-nous donc à une tâche dont l'agrément vaudra le temps que nous y mettrons, et offrons quelques détails sur sa vie, avant d'entrer dans l'analyse de ses Pensées.

Issu d'une ancienne famille noble de Provence, Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, naquit à Aix le 6 août 1715, époque de la mort de Louis XIV. Sa santé naturellement délicate l'empêcha dans sa jeunesse de faire des études suivies, de manière qu'il n'était pas en état de lire une page de grec ni même de latin. Parvenu à l'âge d'action, le jeune marquis, animé par l'ambition et aspirant à la gloire, embrassa la carrière des armes, carrière qui lui permettait de se livrer entièrement à ses inclinations, tout en développant ses talents; et la nature l'ayant doué d'un esprit actif et d'une supériorité d'âme qui l'élevait au-dessus des occupations frivoles de son âge, il employait les loisirs que lui laissaient ses devoirs militaires dans les garnisons ou dans les quartiers d'hiver, à l'étude sérieuse et aux belles lettres. A l'aide de quelques bons livres qui excitaient la réflexion, il procédait à la culture de son esprit. La plume à la main, il se rendait compte de ses pensées et achevait ainsi son instruction négligée. „Voulez-vous démêler, rassembler vos idées, dit-il, les mettre sous un même point de vue et les réduire en principes? jetez-les d'abord sur le papier! Quand vous n'auriez rien à gagner par cet usage du côté de la réflexion, ce qui est faux manifestement, que n'acquerriez-vous pas du côté de l'expression!“ Malgré ce genre de vie privée, il ne prend aucun de ces airs de supériorité ou de hauteur, dont la médiocrité aime à s'étayer, la douceur et la sûreté de son commerce le rend l'aimable

*) Maxime.

compagnon, l'ami empressé de tous, qui l'aiment et l'admirent sans l'envier. Il ne s'attache plus étroitement qu'à quelques jeunes camarades, dignes de son noble cœur. Les brillantes espérances dont il s'était flatté en prenant les armes, furent bientôt déjouées par la fortune. Sa frêle santé, épuisée par la campagne de Bohême et la retraite pénible de Prague, qui se fit en 1742 au milieu de l'hiver par un froid excessivement rigoureux, et qui lui enleva son plus cher ami, Hippolyte de Seytres, le força à renoncer au service militaire.

Il quitta en 1744 l'étendard de Mars pour aller moissonner des lauriers dans les négociations diplomatiques. Dans cette carrière, offusquée par les caprices et mille hazards, cet homme contemplatif, dont le caractère tendait à la pratique et „au maniement des hommes“, espérait trouver un autre champ, approprié à l'ardente activité de son âme ferme et flexible. Ne pouvant plus cueillir la palme qu'accorde la gloire, neuf années de service lui ayant seulement rapporté le grade de capitaine, tout en épuisant sa fortune, il se proposa de prouver sa supériorité et son talent pour cette carrière, non par des artifices vulgaires, tels que „la feinte et la flatterie,“ mais par la franchise, par la droiture de son jugement, „enfin par l'esprit de manège,“ qualité diplomatique par excellence, „qui sert à démêler les autres hommes et à n'en être pas démêlé.“*) S'étant adressé en vain au prince de Biron, son colonel, pour obtenir quelques secours dans son dessein, il écrivit au roi et au ministre. Il ne lui fut toutefois pas permis de réaliser ses intentions sur la diplomatie. Près de deux ans se passèrent, avant qu'il obtint une promesse positive qu'il dut à une seconde missive d'un ton ferme et digne, adressée au ministre Amelot. La perspective désirée étant enfin ouverte, voilà qu'un dernier coup vint ébranler sa santé déjà fort chancelante. Vauvenargues fut atteint et défiguré par une petite vérole des plus malignes, et presque aveuglé, il se sentit averti de la mort prochaine par une toux significative. Il vit donc s'écrouler à ja-

*) Théophile ou l'Esprit profond et L'esprit de manège.

mais le superbe édifice de son ambition et de ses rêves. Dans cette dernière extrémité, la noblesse et la grandeur de son âme lui font trouver des ressources et les employer noblement. Loin de lui tout désespoir faible et avilissant ; ce „coeur stoïque et tendre,“ tel que le caractérise Marmontel, sent croître son énergie, à mesure que les infortunes et les douleurs l'accablent, „Le malheur même, s'écrie-t-il, a ses charmes dans les grandes extrémités ; car cette opposition de la fortune élève un esprit courageux, et lui fait ramasser toutes ses forces, qu'il n'employait pas.“*) Le malheur n'avait pas de prises sur lui, un excès de vertu l'élevait au-dessus du malheur, avec lequel il ne pouvait pas lutter, et Voltaire avait raison d'admirer dans cet homme l'essor si haut qu'il avait pris dans le siècle des petitesesses.

Ainsi frappé et accablé, il fait un effort suprême, il s'élève par une espérance suprême, il aspire à la gloire „la moins empruntée“ et „appartenant le plus à nous-mêmes“ : il se fait homme de Lettres. A l'exemple des jeunes auteurs qui regardaient Voltaire, alors dans tout l'éclat de son génie et de sa renommée, comme l'arbitre de leur nom et de leur mérite, notre auteur lui soumit une judicieuse comparaison, accompagnée d'un jugement littéraire sur Corneille et Racine.

Voltaire répondit à sa lettre, datée de Nancy, en termes où perçaient l'estime et le respect, bien rares dans cet esprit, et ajouta des conseils qui profitèrent infiniment à Vauvenargues. La simplicité de ce coeur élevé toucha Voltaire, l'originalité de cet esprit vif et pénétrant l'étonna, et le jeune officier, ne se recommandant encore que par de simples essais littéraires, lui paraît un homme d'élite, qu'il traite en égal et en ami, la correspondance entre eux s'étant établie en 1743. Malgré l'approbation honorable de Voltaire, malgré l'inspiration de son propre talent, Vauvenargues ne regarda la littérature que comme un pis-aller. Il n'avait non-seulement des préjugés à combattre dans sa famille, dans son entourage, mais lui-même, si passionné pour la gloire de l'action et se sen-

*) 10^e Conseil à un jeune homme.

tant un penchant pour la guerre ou pour les affaires, estimait que „la gloire stérile des Lettres“ ne devait pas être le but enviable des tendances d'un homme plein de talents et d'activité.*)

Le temps n'était pas encore venu où l'autorité des gens de Lettres était incontestée, où un gentilhomme pouvait se ranger ouvertement parmi eux. En outre, ce descendant orgueilleux d'une ancienne et illustre famille ne croyait justifier l'héritage de ses ancêtres que par des actions au service de l'État.

Il est donc évident qu'il a fait force de raisonnement pour s'engager sous ce nouveau drapeau. Il s'encouragea par les grands exemples des Richelieu, des la Rochefoucauld, des Retz et de tous ces hommes d'État et d'action, qui croyaient glorifier leur célébrité par leurs écrits. Convaincu enfin qu'„il valait mieux déroger à sa qualité qu'à son génie,“ il se décida à faire passer ses ouvrages à l'imprimerie. A la fin de 1744 ou au commencement de 1745, il vint s'établir à Paris, où il publia „l'Introduction à la connaissance de l'esprit humain,“ suivie de „Réflexions et de Maximes,“ seule édition qu'il ait surveillée lui-même; car il ne vit que l'aurore de sa réputation littéraire. Toutefois il conserva encore l'anonyme, et son ouvrage, n'étant compris que par des gens en état de l'apprécier, n'eut qu'un succès fort obscur. Son commerce avec Voltaire et plusieurs autres écrivains ne fut pas de longue durée.

Pendant qu'on imprimait la seconde édition de son livre, il mourut en 1747 dans un état de détresse, dont ses amis de Paris n'eurent le secret qu'après sa mort. Mais son courage avait duré jusqu'à la fin, et Voltaire

*) O mes amis! pendant que des hommes médiocres exécutent de grandes choses, ou par un instinct particulier, ou par la faveur des occasions, voulez-vous vous réduire à les écrire? Si vous faites attention aux hommages qu'on met aux pieds d'un homme que le prince élève à un poste, croirez-vous qu'il y ait des louanges pour un écrivain, qui approche de ces respects? [Sénèque, ou l'Orateur de la vertu.]

le savait bien, quand il disait : „Il est mort en héros, sans que personne n'en ait rien su.“

Après avoir donné cette esquisse de la vie de Vauvenargues, nous serons en état de comprendre le rapport étroit qui existe entre l'homme et le moraliste, et d'apprécier la valeur pratique de sa morale. Passons donc à l'analyse de ses Pensées, telles que nous les trouvons dans son „Introduction à la connaissance de l'esprit humain.“

Dans son discours préliminaire il annonce sa méthode philosophique, s'en remettant à cette parole de Pascal : „Toutes les bonnes maximes sont dans le monde, il ne faut que les appliquer.“ Mais pour bien appliquer autant de vérités d'une nature si opposée et si différemment envisagées, il juge nécessaire de concilier et de réunir, autant que possible, dans un même aspect les divers points de vue pour former de ces vérités éparses un système raisonnable. L'intention de la philosophie de Vauvenargues est donc de „remonter aux racines et aux principes des choses,“ pour quel effet il va parcourir, selon son expression, „toutes les parties de l'esprit et de l'âme.“ Dans le premier livre il parle de l'esprit proprement dit et de ses principaux domaines, imagination, réflexion et mémoire; dans le second livre il examine l'essence des passions, dans le troisième il traite du bien et du mal moral ou des vertus et des vices.

Quant à la méthaphysique du premier livre, on se tromperait, si l'on s'attendait à y trouver un système de psychologie plus ou moins détaillé. L'auteur y parle des trois qualités de l'esprit humain, et y analyse la nature du caractère aussi bien que la substance de quelques facultés de l'âme humaine, telles que la „fécondité,“ „la vivacité,“ „la pénétration“ etc. Ses définitions, il est vrai, sont concises et font preuve de beaucoup de réflexion, mais, sans parler de la profondeur et de l'originalité de la disposition, ses recherches manquent absolument de l'exposition méthodique, du bien, pour ainsi dire, qui comprend tous les détails, enfin de tout ce qu'il faut à un système. On ne saurait donc attribuer une grande valeur philosophique à un livre, qui ne nous

donne, à vrai dire, qu'une nomenclature sèche et incomplète des facultés de l'âme humaine. Si nous considérons la jeunesse, l'inexpérience et le manque de connaissances précises et sûres de notre auteur, nous ne pouvons pas nous étonner qu'il n'ait pas réussi dans ses recherches philosophiques.

Mais dèsqu'il passe au domaine de la morale, nous le voyons cheminer de pied ferme, et s'il occupe une place éminente parmi les moralistes français, c'est que la morale, science principalement pratique, se base moins sur le savoir ou sur les études approfondies que sur la pénétration d'esprit, la pureté du caractère et la connaissance des hommes; car malgré la différence des caractères, la nature humaine est tellement simple et uniforme, qu'un homme d'un jugement sain et subtil, après avoir pris une vue sommaire du monde, n'a qu'à analyser, dans ses recherches sur la morale, ses propres pensées et ses propres actions. En effet, le coup d'oeil clair de Vauvenargues, son sens droit, les leçons qu'il doit à la vie, lui ont fait ébaucher un système, qui réfute énergiquement et solidement la morale d'un La Rochefoucauld et le matérialisme d'un Helvétius, d'un la Mettrie et de bien d'autres.

Entrons donc incontinent dans la matière du second livre traitant des passions. Vauvenargues s'accorde avec Locke; comme cet auteur anglais, il dit que toutes les passions roulent sur le plaisir et la douleur, parce que ces deux affections en sont l'essence et le fond. Cette thèse, exposée par le philosophe d'outre-mer, lui sert de point de départ. Selon lui le plaisir et la douleur sont deux états de notre être, „le plaisir, parce qu'il est naturellement attaché à être; la douleur, parce qu'elle tient à être imparfaitement.“ L'idée du bien et du mal sont donc deux antithèses que l'expérience de ces deux états opposés nous suggère. Les sens et la réflexion nous servent d'organes médiateurs du plaisir et de la douleur. L'effet des rapports qu'il y a entre les objets et nous, nous est transmis par les impressions que reçoivent les sens, sans que nous connaissions ni les ressorts de ces impressions, ni les rapports secrets qui existent entre

les choses et nous. Les passions qui viennent des organes de la réflexion, se prêtent avec plus de sûreté à notre examen, parce qu'elles ont leur principe dans l'amour de l'être ou de la perfection de l'être, ou dans le sentiment de son imperfection et de son dépérissement." D'un côté l'expérience de notre être nous inspire une idée de grandeur, de plaisir, de puissance, que nous voudrions toujours augmenter : de l'autre côté cette même expérience nous remplit d'une idée de petitesse, de sujétion, de misère, que nous tâchons d'étouffer. Voilà l'origine de toutes nos passions. Ces deux sentiments unis, c'est-à-dire celui de nos forces et celui de notre misère, font naître dans notre nature un mélange de courage et de faiblesse, de présomption et d'abattement. Voilà le principe par lequel Vauvenargues explique l'essence de toute action humaine ; et en définissant l'amour propre et l'amour de nous-mêmes, il attaque directement les philosophes qui, en humiliant la nature de l'homme, disputent à la vertu toute valeur réelle et la représentent comme le résultat de l'égoïsme. Notre auteur convient qu'à la vérité, il y a un amour général de nous-mêmes, inséparable de tout être vivant, mais qui ne peut lui être imputé à vice. Dans un autre endroit il dit à ce sujet : „Il y a des semences de bonté et de justice dans le cœur de l'homme. Si l'intérêt propre y domine, j'ose dire que cela est non-seulement selon la nature, mais aussi selon la justice, pourvu que personne ne souffre de cet amour-propre ou que la société y perde moins qu'elle n'y gagne."*) Mais pour éviter toute mésintelligence, il fait une distinction entre l'égoïsme et cet amour propre, qu'il nomme l'amour de nous-mêmes. Cet amour nous met à même de chercher notre bonheur au dehors de nous ; nous pouvons nous aimer hors de nous plus que dans notre propre existence ; nous ne sommes pas à nous-mêmes notre unique objet. L'opposé de cet amour propre, savoir l'égoïsme, subordonne, au contraire, tout à son bien-être ; „il est à lui-même son seul objet et sa

*) Maxime. Je vais recourir aux Maximes de l'auteur, en cas qu'ils ajoutent à sa pensée la clarté et la précision.

seule fin," de sorte que les passions qui découlent de l'amour de nous-mêmes, nous gagnent pour les objets, et que celles qui proviennent de l'égoïsme, exigent que les objets se soumettent à nous comme à une force centrale.

Relevant ainsi la nature humaine, lui attribuant de plus nobles mobiles et des fins plus élevées, Vauvenargues, dans son chapitre sur la pitié, s'oppose directement au pessimisme de la Rochefoucauld. Ce moraliste avait prétendu que „la pitié est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber," et que „les services que nous rendons sont, à proprement parler, des biens que nous nous faisons par avance." Vauvenargues en nous montrant sa conviction la plus intime, lui répond admirablement: „Je ne pense pas que la pitié ait besoin d'être excitée par un retour sur nous-mêmes, comme on le croit. Pourquoi la misère ne pourrait-elle sur notre coeur ce que fait la vue d'une plaie sur nos sens? N'y a-t-il pas des choses qui affectent immédiatement l'esprit? Notre âme est-elle incapable d'un sentiment désintéressé?"

Ces dernières paroles sont comme une réfutation anticipée au matérialisme d'Helvétius, qui, quelques années après la mort de notre auteur, s'écria: „Quel autre motif que l'intérêt personnel pourrait déterminer un homme à des actions généreuses?" Ce que Vauvenargues veut avant tout, c'est qu'on ne confonde pas l'amour de nous-mêmes, naturellement officieux et compatissant, avec l'autre amour propre, qui est sans humanité, sans équité, sans bornes et sans raison.

Après s'être opposé au faux raisonnement des moralistes qui aiment à ne voir, dans toutes les actions de l'homme, qu'un amour de soi égoïste et cupide, il réinstitue les dons naturels et les affections primitives et veut qu'on leur laisse un champ libre. Selon lui les passions ne sont pas distinctes de nous-mêmes, elles sont plutôt tellement essentielles à la nature humaine, qu'il est impossible d'arrêter leur action. Il y en a qui forment la base et la substance de notre âme. „Les sages se trompent donc en offrant la paix aux passions." Vouloir les faire taire ce serait retrancher à l'homme les mobiles les plus efficaces aux grandes actions. C'est

aux passions mêmes que „nous devons peut-être les plus grands avantages de l'esprit.“* Quelque important que soit le rôle qu'il faut adjuger aux passions pour le développement de nos facultés naturelles, nous ne devons pas nous laisser décourager par ce défaut de notre nature, ni nous dispenser de combattre nos habitudes. „Dieu peut tout, la vertu sincère n'abandonne pas ses amants; les vices mêmes d'un homme bien né peuvent se tourner à sa gloire.“

Dans le troisième livre dont la matière est l'examen du bien et du mal moral, l'auteur touche au point essentiel de sa morale, à la réalité de la vertu. Partant de l'axiome, que le genre humain forme „un corps, qui subsiste par l'union de divers membres,“ il définit le bien moral comme une force qui a son point de mire dans le bonheur de la société, et il regarde l'objet qui tend à la ruine de ce bonheur comme le véritable mal moral. Mais puisque le bien commun exige des sacrifices, et que ses avantages ne se répartissent pas également sur tous les membres de la société, ceux qui se croient lésés sont censés chercher leur satisfaction dans la religion, qui répare le vicieux des choses humaines, et qui nous assure des indemnités dignes d'envie. Toutefois la religion n'ayant pas assez de force pour mettre un frein à la cupidité, on a établi les lois à la honte du genre humain, afin qu'elles protégeassent le bien-être public par la crainte du châtement qu'elles évoquent. Exigeant la subordination et le sacrifice de l'intérêt particulier à l'intérêt général, Vauvenargues n'impose pas seulement le respect aux conventions fondamentales de la société comme devoir et comme règle, mais il attribue aussi à la religion une position éminente dans l'État et la croit nécessaire au contentement intérieur de l'homme. Procédant à la question, quelle est l'essence de la vertu et du vice, Vauvenargues la dérive de la définition du bien et du mal moral, seule définition qui soit digne de la vertu, et qui doive en fixer l'idée. Le mot de vertu, selon lui, renferme quelque chose d'honorable que tout le

* Maxime.

monde reconnaît, tandis que „le sacrifice mercenaire du bonheur public à l'intérêt particulier est le sceau éternel du vice.“ Les vertus se divisent en vertus naturelles et en vertus acquises. Celles-là ce sont les vertus du tempérament, celles-ci ce sont „les fruits ,pénibles‘ de la réflexion.“ Mais la prééminence qu'on s'est habitué à accorder aux dernières, parce qu'elles nous coûtent davantage, ne leur appartient pas de droit. „La raison elle-même, nous demande-t-il, n'est-elle pas un don de la nature, comme l'heureux tempérament? L'heureux tempérament exclut-il la raison?“

Entrant alors dans une matière plus importante, il examine, quelle valeur morale peut être déferée au concours du vice à la production du bien. Il n'hésite pas à nier contre Voltaire que le vice puisse, à l'égal de la vertu, concourir directement au bien public. Si les vices aboutissent quelquefois au bien, c'est parce qu'ils sont entremêlés de vertus, de patience, de tempérance, de courage, et que leurs procédés ne diffèrent quelquefois pas de celui de la vertu; mais dépouillés de leurs faux ornements empruntés à la vertu, et suivant leur propre cours, ils tendent à la destruction du monde. La question sur l'existence réelle de la vertu et du vice porte Vauvenargues à attaquer l'extravagance de ceux qui s'étudient à confondre ses distinctions „aussi sensibles que le jour,“ ou de ceux qui nient leur réalité; il leur démontre à l'évidence, il repart promptement à leurs prétentions en se demandant comme surpris de l'aberration de leur esprit, comment il peut se trouver des esprits assez dérégés pour établir l'égalité dans des choses aussi inégales telles que la santé et la maladie, la vérité et l'erreur. Est-ce qu'ils en trouveraient la preuve en supposant que nos vices et nos vertus sont des effets nécessaires de notre tempérament? Pourtant la même chose n'a-t-elle pas lieu pour la santé et la maladie? „Les confond-on cependant, et a-t-on jamais dit que c'étaient des chimères, qu'il n'y avait ni santé, ni maladies?“ Il entre pour un moment dans les idées de ses adversaires, et pour mieux les réfuter, il paraît prendre en considération, si les vertus qui, suivant

sa définition, résultent de la renonciation à notre propre avantage, à l'avantage du bien public, ne sont qu'un pur effet de l'amour de nous-mêmes. Peut-être ne faisons-nous pas le bien pour l'amour du bien, mais parce que notre plaisir se trouve intéressé à ce sacrifice. „Étrange objection,“ répond-il à cette supposition! „Le bien où je me plais change-t-il de nature? Cesse-t-il d'être bien?“ L'allégation de la réalité du vice, vérité que tout le monde admet et principalement ceux qui sont disposés à dénigrer la nature humaine, prouve en dernier lieu la réalité de la vertu. Or les vices, étant l'opposé de la vertu, la supposent, donc la vertu est réelle. „S'il n'y avait que des malades, saurions-nous ce que c'est que la santé?“

Telle est l'inspiration générale de Vauvenargues, telle sa morale, qui le fait rompre avec les moralistes du siècle précédent ainsi qu'avec ses contemporains, tel l'entraînement, qui lui arrache la belle parole: „Nous sommes susceptibles d'amitié, de justice, d'humanité, de compassion et de raison. O, mes amis! qu'est-ce donc que la vertu?“

Après avoir parlé des vérités essentielles que le système moral de Vauvenargues nous présente dans l'„Introduction à la connaissance de l'esprit humain,“ nous allons examiner ce qui, dans ses „Réflexions sur divers sujets,“ contribue le plus à compléter l'image du caractère de sa morale. Dans ce chapitre c'est surtout son opinion sur la valeur de l'activité et l'exhortation à aspirer à la gloire qui méritent d'être accentuées. Il croit que l'homme est fait pour l'action; il attache aux mots de vertu et de gloire un sens spécial, le sens que leur attribuaient les anciens. Vivant dans un siècle où la mollesse, la légèreté et la frivolité dominaient les autres passions, où l'on en était venu à se moquer de la vertu et à regarder la gloire comme un songe, il se propose de parler de la gloire, comme il aurait pu en parler „à un Athénien du temps de Thémistocle et de Socrate.“ Il ne se trompe pas à cet égard, quand il croit être en opposition directe non-seulement avec les maximes de ses contemporains, qui croyaient trouver la

réalité de la vie humaine dans la jouissance, mais aussi avec la théorie de ces philosophes qui demandaient que les hommes évitassent l'activité trop empressée pour mieux jouir d'eux-mêmes. Il prouve aux uns qu'il est dans la nature de notre âme de développer et de mettre en activité toutes ses facultés, qu'elle „ne se possède véritablement que lorsqu'elle s'exerce toute entière;“ il répond aux autres que la jouissance n'est que le fruit et la récompense du travail. Il lui semble étrange que tant d'hommes se défient de la vertu et de la gloire comme d'une route hasardeuse, et qu'ils regardent l'oisiveté comme un parti sûr et solide. Quand même „le travail et le mérite, au lieu de concourir à notre fortune, pourraient y nuire,“ ne préférons-nous pas suivre, l'exemple des Coligny, des Richelieu, des Turenne, des Bossuet etc., que de nous compter parmi le nombre „des gens à la mode, qui passent leur vie dans la dissipation et dans les plaisirs?“ Toutefois la vertu tient ses promesses; „on ne peut être dupe de la vraie vertu,“ et son amour nous procure un secret plaisir plus sûr et plus doux que toutes les jouissances de la vie. Ce que nous avons fait pour la gloire, n'est jamais perdu, pourvu que nous nous soyons efforcés de nous en rendre dignes.

Mais pour encourager à la vertu et à l'activité, il en recherche les motifs les plus différents et assigne aussi un rôle d'une certaine importance aux passions. Il ne veut retrancher aucun mobile naturel et se montre l'apologiste empressé de toute inspiration salutaire ou généreuse. „Si vous avez, exhorte-t-il un jeune ami, quelque passion qui vous rende plus généreux, plus compatissant, plus humain, qu'elle vous soit chère!“ *) C'est par cette raison qu'il proteste aussi contre le mépris des choses humaines, mépris qui détourne les hommes de la vertu, qui les empêche d'estimer et d'espérer quoi que ce soit. L'estime du bien-être de la société et des avantages proportionnés à notre nature, au contraire, excite les hommes à bien faire, et voilà pourquoi il glorifie le temps où l'ambition était un devoir et une vertu.

*) Conseils à un jeune homme.

La gloire à ses yeux est le mobile le plus puissant pour exciter les hommes à la vertu. Il blâme ceux qui feignent de mépriser l'une pour donner toute leur considération à l'autre. L'austérité de leurs principes prive la vertu de sa récompense et de son plus ferme soutien. Car si l'on ôtait aux hommes l'espoir de la gloire, il n'y aurait pas de force qui les soutînt contre les séductions du vice. „Dans ce combat si douteux de l'activité et de la paresse, du plaisir et de la raison, de la liberté et du devoir, qui fera pencher la balance? “

Dans ses „Discours adressés à un jeune ami“ notre auteur examine de plus près la nature et la valeur de la gloire. Il réfute d'abord les objections faites contre la gloire de la part des hommes lassés de la vertu, des hommes qui la dédaignent, puisqu'elle se trouve en général dans le cortège du crime hardi et heureux, et que jamais elle n'orne le talent. Ensuite il s'adresse à ceux qui ne veulent pas se mettre en peine de la gloire, parce qu'elle s'évanouit avec la mort; mais il leur montre que la gloire est l'immortalité sur la terre. „L'homme se survit; et la gloire qui ne vient qu'après la vertu, subsiste après elle.“ Quand même notre vertu ne serait pas reconnue, et que la gloire, notre légal tribut, nous serait refusée, personne ne saurait déroger à notre vrai mérite; il nous reste à jamais. En ce cas la conscience d'avoir aspiré, de toutes nos forces, à la vertu doit nous satisfaire et nous soutenir dans notre adversité. „Pratiquons la vertu, s'encourage-t-il lui-même, c'est tout.“

Ainsi Vauvenargues attache le plus grand prix au développement de toutes les facultés de l'esprit et de l'âme, il regarde la faiblesse et la mollesse comme le tombeau de toute vertu. —

La même vérité, qui se fait valoir pour l'individu, n'a pas moins de vigueur dans l'histoire des peuples entiers, et Vauvenargues ne croit pas de plus grand péril pour le bien d'un État que le repos, semblable à la stagnation d'un marais. Une trop longue paix lui paraît funeste, parce qu'elle „rend les peuples plus heureux et les hommes plus faibles.“ Les dangers et les calamités d'une guerre lui sont préférables à l'activité triste et

lourde d'une nation tenue sous le joug de l'esclavage. „La guerre, dit-il, n'est pas si onéreuse que la servitude.“ Visant moins à la servitude du dehors qu'à celle à l'intérieur et à la lâcheté qui envahit les âmes, il est d'opinion que la servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer. Craignant cet abaissement général et voulant, à tout prix, le prévenir, il ne se fait pas scrupule de „permettre aux hommes de faire de grandes fautes contre eux-mêmes pour éviter un plus grand mal, la servitude.“ N'y a-t-il pas dans ces paroles un commencement de révolution? N'y découvrons-nous pas comme une germe de la doctrine de J. - J. Rousseau? A la vérité, notre auteur connaît aussi bien que ce provocateur à la terreur la dégradation générale de ses contemporains, leur incapacité morale; il déteste, comme l'auteur de l'Émile, leur mollesse, suite naturelle du progrès de la civilisation et de la politesse outrée; il leur recommande de ne pas s'enorgueillir: „Détrompons-nous donc de cette grande supériorité que nous nous accordons sur tous les siècles; défions-nous même de cette politesse prétendue de nos usages.“ Mais en blâmant les défauts de ce siècle, il n'entend pas atténuer ses vrais mérites, ni le refouler dans l'ignorance dont il est sorti. Rousseau persiste dans sa prétention que les arts ont suscité les vices. Non, dit Vauvenargues, „les arts ne sont ni si pernicious ni si utiles que nous voulons le croire.“ Les mœurs des sauvages tant vantées par les historiens, leur simplicité, leur sagesse, leur bonheur et leur innocence lui sont suspectes. Il veut préserver ses contemporains de s'enivrer de leurs avantages, de trop présumer de leur philosophie et de leurs arts. Il nous donne son jugement définitif en disant qu'il est également ridicule de trop déprécier les mœurs antiques et de les trop élever. „Il y a un milieu raisonnable“ et c'est là où il aspire. Sans fermer les yeux aux lumières de son temps et sans y être insensible, il est loin d'en surtaxer l'importance, et il se préoccupe du perfectionnement moral intérieur bien plus que de cette perfectibilité qui, comme mot d'ordre, ramena les philosophes de son temps au

même drapeau. „Avant d'attaquer un abus,“ pensait-il, „il faut voir, si on peut ruiner ses fondements.“*) C'est à quoi ces maîtres ne songeaient pas assez, et ils ne se demandaient jamais, comme lui, s'il n'y avait pas des „abus inévitables qui sont des lois de la nature.“**) Visant plus distinctement aux illusions de son temps, Vauvenargues disait encore: „Jusqu'à ce qu'on rencontre le secret de rendre les esprits plus justes, tous les pas qu'on pourra faire dans la vérité n'empêcheront pas les hommes de raisonner faux;“ et selon lui, c'est de cette manière que „les grands hommes, en apprenant aux faibles à réfléchir, les ont mis sur la route de l'erreur.“ Ne faut-il pas admirer la justesse de jugement dans notre auteur? ne doit-on pas être surpris de sa pénétration, de sa connaissance profonde du caractère humain, lors même que nous considérons qu'il écrivait tout cela en face de Voltaire et à la veille de l'ère de J.-J. Rousseau? En opposition ouverte avec l'esprit de son siècle, il prédisait que l'accumulation des lumières, l'abolition subite des préjugés invétérés, l'adoption d'une grande multiplicité d'idées produiraient dans les âmes faibles des contradictions irréconciliables, un désordre funeste et des erreurs irréparables.

L'analyse du système moral de Vauvenargues ne serait pas complète, si nous nous dispensions de faire mention de ses idées sur l'amitié, qui plus que multitude d'autres sur la morale nous montrent sous leur vrai jour la hauteur de ses sentiments et la tendresse de son âme. Se livrant lui-même à ses amis avec tout l'abandon de son cœur, il veut qu'on suive ses amis non-seulement dans leur disgrâce, mais jusque dans leurs faiblesses; qu'on ne les abandonne jamais. Est-il rien de plus délicat, de plus aimable, de plus pratique et de plus encourageant que les „Conseils“ qu'il donne à un jeune ami? Est-il rien de plus touchant que la douleur exprimée, lors de la perte de ce même ami, dans son éloge

*) Maxime.

**) Maxime.

funèbre?*) Mais ce qui caractérise le plus le sérieux de ses maximes et l'honnêteté de son âme, c'est l'estime respectueuse, pour ne pas dire la vénération, dont, malgré sa jeunesse, il jouissait parmi ses compagnons d'armes. Ayant en horreur et en mépris la frivolité, la fatuité et le ton de persiflage en vogue parmi les jeunes gens d'alors, il aime en eux leur pudeur naturelle, leurs grâces déjà sérieuses, leur modestie unie à une honnête confiance, leur amour de la vertu.

Après avoir essayé de donner un aperçu des maximes principales que Vauvenargues professe dans sa théorie morale, nous allons voir, quelle position il occupe vis-à-vis des moralistes du siècle précédent ainsi que de ceux de son temps. Mais avant de nous engager dans cette matière, il ne nous paraît pas inutile d'examiner un point qui, parmi les écrivains français, a été l'objet d'une vive discussion, savoir la base des principes de la morale de Vauvenargues sur la foi positive du christianisme. Dans notre auteur il ne se trouve pas seulement des passages isolés, mais des traités entiers où il se montre le fidèle disciple de la religion chrétienne. Jetons par exemple un regard rapide sur son discours „Sur l'inégalité des richesses,“ dans lequel il représente le moraliste sous le point de vue chrétien. Mais pourrait-il faire autrement dans un discours destiné à concourir au prix de l'éloquence, pour lequel l'Académie française avait proposé le sujet en ces termes: „La sagesse de Dieu dans la distribution inégale des richesses, suivant ces paroles: Dives et pauper obviarunt sibi, utriusque operator est dominus“?**) On pourrait à plus forte raison citer comme preuve de sa conviction tout à fait chrétienne „La Méditation sur la Foi et la Prière,“ sur laquelle Voltaire ne pouvait s'empêcher de lui faire des reproches en lui écrivant: „Il y a des choses qui ont affligé ma philosophie; ne peut-on pas adorer l'Être-

*) Cet ami, Paul Hippolyte de Seytres, sous-lieutenant dans le régiment du capitaine Vauvenargues, succomba à l'âge de 18 ans aux fatigues de la campagne de Bohême en 1742.

**) Prov. XXII, 2.

Suprême sans se faire capucin? “*) Mais, soit que Vauvenargues voulût répondre à un défi de quelques amis et leur prouver qu’on pouvait parler de la religion sans y croire, soit que son cœur, attristé de la perte du plus cher ami et rongé par des souffrances corporelles, cherchât un soulagement dans ces épanchements, soit qu’un autre motif quelconque inspirât ces deux discours à l’auteur, nous ne pouvons pas en tirer la conséquence catégorique qu’il se soit rangé parmi les confesseurs de la foi chrétienne. Non, sans doute, et cette Méditation même n’est pas un acte de foi positive, ce n’est qu’un regret ou, tout au plus, une aspiration à cette foi. Serait-ce là le langage d’un homme en paix avec son Dieu, quand il dit: „Hélas! que vous êtes heureuses, âmes simples, âmes dociles! vous marchez dans des sentiers sûrs?“ Cette supposition se confirme dans plus d’un passage de ses écrits directement en désaccord avec la doctrine chrétienne rigoureuse. Cela ne se voit pas moins dans le ton railleur et l’arrière-pensée sceptique qui se manifestent trop clairement dans son imitation de Pascal,**) que dans la manière dont il parle de la mort; car selon lui la mort ne doit pas être le but final et la perspective de l’action humaine, aussi évite-t-il toute allusion à notre destinée future.***) Enfin nous rencontrons partout ces sentiments semblables où son raisonnement aborde les dogmes de la religion chrétienne. Il est vrai qu’il voile ses pensées de toutes les réserves nécessaires, qu’il dit même dans son „Discours sur les différents siècles“ que „le bonheur d’être né chrétien ne peut être comparé à

*) Lettre de Voltaire à Vauvenargues.

**) „Les libertins disent qu’ils ne croient pas à ces secours“ [aux secours surnaturels de la religion], „et la preuve qu’ils donnent de leur fausseté, c’est qu’ils prétendent être aussi honnêtes gens que les vrais dévots; et qu’à leur avis un Socrate, un Trajan et un Marc-Aurèle valaient bien un David et un Moïse; mais ces raisons-là sont si faibles, qu’elles ne méritent pas qu’on les combatte. (Imitation de Pascal, Du Stoïcisme et du Christianisme.)

***) L’immortalité lui semble n’être autre chose que le prolongement de notre mémoire parmi les hommes; il substitue à l’immortalité de l’âme dans le ciel l’immortalité du souvenir sur cette terre.

aucun autre bien“, mais son point de vue moral opposé à celui de l'orthodoxie est trop prédominant en lui, pour nous laisser aucun doute sur la vraie direction de ses pensées. A tout prendre, Vauvenargues se montre un philosophe qui, selon ses impressions, a des sentiments religieux et élevés, mais qui n'est pas encore parvenu à puiser à la source pure et vraie du christianisme. Hier incrédule, il regrette aujourd'hui de ne pas croire; son esprit hésite, car tout en voulant croire, il se réserve la liberté du doute philosophique. Homme sage et respectueux, il évite d'attaquer directement les dogmes de la foi catholique, il se garde de reconstruire le christianisme dans ses controverses; mais quand il l'aborde, il est bien loin de l'irrégiosité et de la frivolité des Helvétius, des La Mettrie et même d'un Voltaire.

D'après ce que nous venons de dire, il ne faut point mettre Vauvenargues en parallèle avec les célèbres moralistes chrétiens de l'âge précédent, avec Bourdaloue, Bossuet, Fénelon et Pascal. Il se trouve même en opposition directe avec eux, surtout avec le dernier. Il a étudié avec soin l'auteur des *Pensées*, il a quelque fois imité son style, et il l'a célébré comme l'homme du monde qui „savait raisonner avec le plus de force,“ qui „faisait sentir despotiquement l'ascendant de la vérité.*) Il est aussi convaincu qu'en approfondissant les hommes, on rencontre des vérités humiliantes, mais incontestables; les misères de l'homme, il les a éprouvées, et plus d'une fois l'amertume et l'abattement le gagnent. Dès l'origine il diverge, néanmoins, du grand moraliste sur un point capital. Pascal, sondant tous les abîmes du cœur humain et montrant toutes les contradictions qui s'y rencontrent, prouve que la nature de l'âme humaine renferme le principe de sa chute, et que la nature de l'homme, „cette gloire et ce rebut de l'univers,“ n'est qu'une monstruosité incompréhensible de grandeur et de bassesse, de puissance et d'infirmité. Vauvenargues, tout en concédant les imperfections et les faiblesses dans l'homme, rejette pourtant ces contradictions fondamentales, „inex-

*) Fragments: Les Orateurs.

tricables dès l'origine," et n'admet pas la conséquence que Pascal en tire. Il ne peut se résoudre à abandonner la valeur de ce qu'il croit vertueux et honorable dans la nature humaine. Dès l'instant que nous voyons son noble cœur blessé par les défauts et les misères de l'homme, il ne va pas plus loin qu'à dire, qu'il y a peut-être autant de vérités que d'erreurs parmi les hommes, autant de bonnes qualités que de mauvaises, autant de plaisirs que de peines, et il trouve sa consolation dans cette expérience: „Nous n'accusons que nos maux.“ Détournant son regard de l'imperfection qui accable les individus, il se rassure en prononçant l'idée essentielle de son système: „Si l'ordre domine après tout dans le genre humain, c'est une preuve, que la raison et la vertu y sont les plus fortes.“*)

Notre auteur ne se distingue pas moins précisément des philosophes et des moralistes proprement dits du XVII^e et du XVIII^e siècle. Et c'est cette différence, cette indépendance et opposition qui nous font apprécier la valeur de sa morale.

Peu de mots suffiront pour rappeler les théories morales de ces écrivains. C'est en premier lieu La Rochefoucauld, un des plus considérables d'entre ceux qui ne sont pas du nombre des moralistes chrétiens de préférence. Tombé dans une misanthropie chagrine par les déceptions qu'il avait éprouvées, il avait établi dans son système l'amour propre comme le mobile des hommes. Humiliant ainsi la nature humaine, il juge chimérique toute morale dont ce principe n'est pas la base. D'après ce que nous avons dit de la morale de Vauvenargues, il est évident qu'elle se trouve en opposition directe avec un tel point de vue.

Passons donc outre et voyons, quelle position il occupe en face des théories morales de son propre siècle.

Après la mort de Louis XIV, qui avait obligé toutes les classes de la nation française à l'obéissance et à la servilité par sa maxime unique: „L'État c'est moi,“ l'absolutisme rigoureux avait fait place à une ré-

*) Maxime.

action terrible. La cour galante du régent devint une véritable école d'irréligion et d'immoralité. La contagion gagna bien vite toutes les classes de la société. Le peuple qui sentait sa force voulut sortir enfin de l'état d'abaissement et d'oppression dans lequel il avait languï pendant de longues années. La littérature éleva sa voix puissante en faveur de l'opprimé et se fit l'interprète et le guide de l'opinion publique. Mais quels étaient les principes moraux des auteurs de la première moitié du XVIII^e siècle les plus zélés dans ces aspirations? Nourris par le matérialisme de Locke, ils étaient enclins à soumettre toutes les institutions de l'État et de la société à une critique mordante; les dogmes de la religion chrétienne avaient à subir les attaques les plus acharnées; la morale ne fut pas traitée avec plus de modération, et la valeur de la vertu elle-même fut révoquée en doute, parce qu'on se plaisait à la regarder comme un bien ou un mal, selon que la sensualité et les passions en décidaient. Environné de ce sensualisme grossier, Vauvenargues, stoïcien moderne, cherche à revendiquer à la nature humaine son droit inaliénable, à rétablir la valeur et la vérité de la vertu. Son âme simple et grande proteste contre ce dénigrement universel de l'humanité: „L'homme est maintenant en disgrâce chez les philosophes, dit-il, et c'est à qui le chargera de plus de vices, mais peut-être est-il sur le point de se relever et de se faire restituer toutes ses vertus.“ Et sans système, sans parti pris, ne considérant que l'homme dans son entier, il met la main à l'œuvre de cette réhabilitation. La négation absolue des contradictions dans la nature de l'homme, que les philosophes chrétiens avaient prises pour point de départ de leur théorie morale, fut le premier pas vers son but. Il est convaincu, au contraire, que la faculté de réaliser la vertu fait partie de la nature humaine. Dans le chapitre qui traite de la grandeur de l'âme, il reconnaît avec douleur qu'il y a dans notre nature des faiblesses, que „les grands hommes se laissent entraîner au vice“ et que les vertueux eux-mêmes sont inconstants dans l'exécution du bien, mais il finit par nous assurer que cette vérité ne détruit pas la va-

leur de la vertu, ni les vraies perfections de l'homme.
„Ce qui est sain, est sain.“

Jugeant ainsi de la vertu et élevant ainsi notre nature, il est évident que Vauvenargues n'entend pas le mot „vertu“ dans son acception usuelle. Au lieu de la considérer comme résultat de l'accomplissement parfait des exigences de la morale, il lui prête en général un sens antique et l'identifie avec force de caractère, grandeur d'âme et énergie d'action. Cette définition s'accorde complètement avec son opinion sur la substance des passions, qu'il regarde comme essentielles à la nature humaine. Nous voyons donc la conséquence logique de son système moral, si attaquant les philosophes qui nient la réalité de la vertu, il n'hésite pas à admettre comme preuve de l'imperfection de la vertu l'expérience suivante: „A la vérité, la vertu ne satisfait pas sans réserve toutes nos passions.“ Ne veut-il pas dire par là que tout ce qui provient de la satisfaction des passions, devrait être vertu? Mais s'il n'en est pas ainsi, nous devons attribuer la cause au vice. Car „nous n'aurions pas,“ poursuit Vauvenargues, „ces passions à satisfaire“ — c'est-à-dire celles qui sont contraires à la vertu — „si nous n'avions aucun vice; et nous ferions par devoir ce qu'on fait par ambition, par orgueil, par avarice, etc.*)

Voilà pourquoi notre moraliste, attribuant un champ aussi vaste aux passions et attachant une valeur si notable à l'excellence intérieure de l'homme, fait découler la pratique de la vertu du cœur et du sentiment plutôt que de la réflexion et du raisonnement. Il tient peu compte du mouvement réfléchi de notre âme et élève au-dessus de tout le mouvement instinctif en déclarant nettement que „la raison nous trompe plus souvent que la nature“. Il établit comme le seul et le suprême tribunal qui puisse décider des choses du cœur le sentiment, qui prévient la réflexion et qui n'a pas encore pu être altéré par elle. Il croit comme Rousseau que nos premiers mouvements sont les meilleurs; „la réflexion, dit-il, qui vient ensuite, les affaiblit en les polissant, et

*) Introduction à la connaissance de l'esprit humain.

si les mouvements acquis sont plus achevés, ils sont en même temps plus défectueux“.

La conscience elle-même n'est pas un guide plus sûr que la réflexion; elle est également subordonnée au sentiment, parce que la conscience raisonne encore un peu, tandis que le sentiment ne raisonne pas du tout. Il a résumé toute sa théorie à cet égard dans ce mot si souvent cité, et qui restera attaché à son nom: „Les grandes pensées viennent du cœur.“ *)

Vauvenargues, en cherchant l'impulsion à nos actions dans le sentiment et dans le cœur, accorde aux passions, comme nous avons vu, la plus grande influence sur la réalisation de la vertu. Il est même porté à dire que „l'esprit est l'œil de l'âme, non sa force; sa force est dans le cœur, c'est-à-dire dans les passions.“ **)

Ce n'est pas le sensualisme qu'il a en vue en parlant de la sorte; ce sont ces passions spirituelles de l'âme qui sont les mobiles naturels des plus grandes actions. Loin de se faire le disciple de l'épicurisme frivole de son âge, l'apôtre de l'action et de l'énergie ne veut que stimuler sa nation, pour qu'elle sorte de son apathie et de sa dégradation morale, pour prendre l'élan à une vie nouvelle et pleine d'activité et d'honneur. Voilà pourquoi il nous peint l'image de la gloire, prix de la vertu, avec des couleurs si brillantes. Il sympathise avec tout ce qui renferme vie, activité, mouvement et progrès. Ce qui arrête, ce qui semble stagnant, il le stigmatise du nom de servitude corruptrice, qui „abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer.“ L'homme doit faire valoir son talent, en employant toutes ses facultés, en développant toutes ses forces, en profitant même de l'impulsion de ses passions, à condition qu'il n'en perde pas le pouvoir et la direction. Puisque l'activité est dans l'ordre de la nature, il croit tellement impossible à l'homme de subsister sans action que, „s'il veut s'empêcher d'agir, ce ne peut être que par un acte encore plus laborieux que celui auquel il s'oppose.“ Il

*) Maxime.

**) Maxime.

est d'opinion que le génie, la vraie grandeur de l'âme ne peut se développer qu'au théâtre de l'activité publique pour tendre à sa dernière, perfection. La gloire d'un homme d'État, d'un général, il l'estime beaucoup plus que celle d'un écrivain. N'est ce pas un regret mal étouffé, lorsque, dans le portrait qu'il a tracé de l'homme vertueux dépeint par son génie,“ il cherche à se soulager par cette pensée: „J'aime à croire que celui qui a conçu de si grandes choses n'aurait pas été incapable de les faire? La fortune qui l'a réduit à les écrire me paraît injuste.“ On y reconnaît l'homme passionné pour l'action, et qui ne peut se résoudre à donner à Milton le pas sur Richelieu. *)

Cette conviction explique aussi, pourquoi Vauvengues donne à l'éloquence la préférence sur tous les autres domaines des Lettres, puisque c'est l'éloquence qui saisit le plus fortement les esprits et entraîne irrésistiblement les cœurs; c'est elle à qui les hommes d'État et les politiques doivent leur ascendant sur les âmes, leur empire sur l'esprit des peuples et la meilleure partie de leurs succès.

Si nous jugeons le système moral de notre auteur sous le point de vue qu'il prend en parlant de la valeur de la vertu et du devoir de l'homme d'aspirer à la perfection et à la grandeur de l'âme, nous l'apprécions encore plus, en envisageant les rapports qu'il y a entre ses maximes et sa vie. C'est l'histoire de son âme que nous dévoilent ses écrits.

Les vibrations de ses douleurs et de ses plaisirs y pénètrent; toutes ses ambitions, tous ses mécomptes sont là et nous montrent sa fermeté d'esprit aussi bien que ses tristes regrets. On sent que l'homme qui parle d'une telle façon de la grandeur de l'âme, la possède toute entière, qu'il faut qu'il succombe sous le poids de la médiocrité de sa condition, s'il ne met pas toute sa vertu en jeu, pour ne point se laisser gagner par la morosité.

Accablé de douleurs corporelles qu'il cache avec une sorte de jalousie à ses amis, il trahit parfois en

*) Fragments: Les orateurs

écrivait le secret de cette apparence tranquille: „Qu'importe à un homme ambitieux qui a manqué sa fortune sans retour, de mourir plus pauvre?“ Pourtant il ne réussit pas toujours à régarder avec autant de résignation le naufrage de sa vie; un soupir plaintif échappe à son cœur: „Qui peut se sauver des misères qui suivent la médiocrité?“ Il revient à plusieurs reprises indirectement sur la gêne et l'entrave que l'existence privée d'un particulier impose à un esprit naturellement grand.

Quelquefois il paraît se révolter contre l'iniquité de sa fortune, mais trouvant toujours du soulagement dans l'élévation de son âme, sa fierté indomptable le porte même à défier le sort qui veut l'abaisser. „La fortune peut se jouer de la sagesse des gens courageux; mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage.“ *)

Nous rencontrons dans les écrits de Vauvenargues toutes les expériences de sa vie. Tel ou tel passage nous laisse voir clairement que c'est son propre caractère qu'il dépeint, que c'est de lui-même qu'il a voulu parler. A défaut d'études, n'ayant nourri son esprit que de quelques chefs-d'oeuvre, il descend dans le fond de son âme et puise dans la richesse de ses expériences les maximes si vraies et si nobles qu'il profère.

Son esprit avide de connaître l'essence de notre nature se replie sur lui-même, s'analyse et tire des conseils ou des exemples pour les autres de sa propre vie, si triste et si cruellement éprouvée, avec une simplicité touchante. La joie de la découverte de la vérité le console des misères de sa vie; c'est à ce titre, sans doute, qu'il trouvait une certaine douceur jusque dans sa mauvaise fortune, et qu'il a pu dire que „le malheur même avait ses charmes.“

Donc les écrits et la vie de Vauvenargues nous montrent un esprit d'une forte trempe, une âme d'un grand mérite et un cœur plein de douceur. A la fois fier et modeste, stoïque et tendre, réconciliant dans sa personne bien des parties opposées dont il présente

*) Clazomène ou la vertu malheureuse,

l'harmonie, il nous offre le rare exemple d'un homme supérieur, qui persécuté et, pour ainsi dire, mis aux abois par les caprices de la fortune, ne se laisse pas exaspérer, ni ne se cabre de désespoir contre les disgrâces, mais qui, d'un esprit vigoureux et serein, prend noblement sa revanche en rouvrant une nouvelle carrière à ses facultés. Celui qui a autant de fois échoué qu'il a pris l'essor, ne laisse pas de prétendre qu'il n'y a „aucun moyen de faire sa fortune sans mérite“ et que „l'on peut aller à la gloire par le seul mérite.“ *) Il a peint le caractère des hommes sans l'élever par un faux éclat ou sans le ternir. Ne se laissant pas éblouir par l'apparence trompeuse de l'extérieur et répartissant, sans esprit de faction, le jour et les ombres, il tient la balance, les yeux bandés, et juge l'humanité de la juste mesure. Il condamne les faiblesses des hommes, mais il le fait à contre-cœur, et il reconnaît les éléments sains et forts de notre nature, mais il le fait sans exaltation. Évitant les écueils, contre lesquels donnaient les moralistes un peu chagrins du XVII^e siècle et les philosophes témérairement confiants du XVIII^e, il n'a pas apologié la nature humaine, il ne l'a pas dénigrée. Il a célébré ce juste milieu que l'homme est en état d'atteindre, lorsqu'il s'en rapporte à ses propres forces. Il est vrai que son exemple et sa vie nous donnent une juste idée de la dignité humaine, parce que tous deux nous montrent ce que peut encore pour le bien une âme forte qui ne s'appuie que sur elle-même, tandis que sa doctrine, privée de cet appui, n'est pas assez puissante pour rendre meilleur un homme faible. Mais au moins, tout en jugeant sa morale d'après le point de vue chrétien, il faut reconnaître la sincérité et l'intégrité de ses principes.

„Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire.“ **) La fortune a, pour le moins, permis à Vauvenargues de jouir de ce spectacle séduisant; il a vu les rayons de sa gloire naissante éclairer l'horizon de sa célébrité, mais le ciel lui avait

*) Maxime.

**) Maxime.

interdit de voir que le mérite de ses maximes, relevé sur sa noble et aimable personne, se propagerait au delà du présent et ferait vivre sa mémoire dans la postérité.



